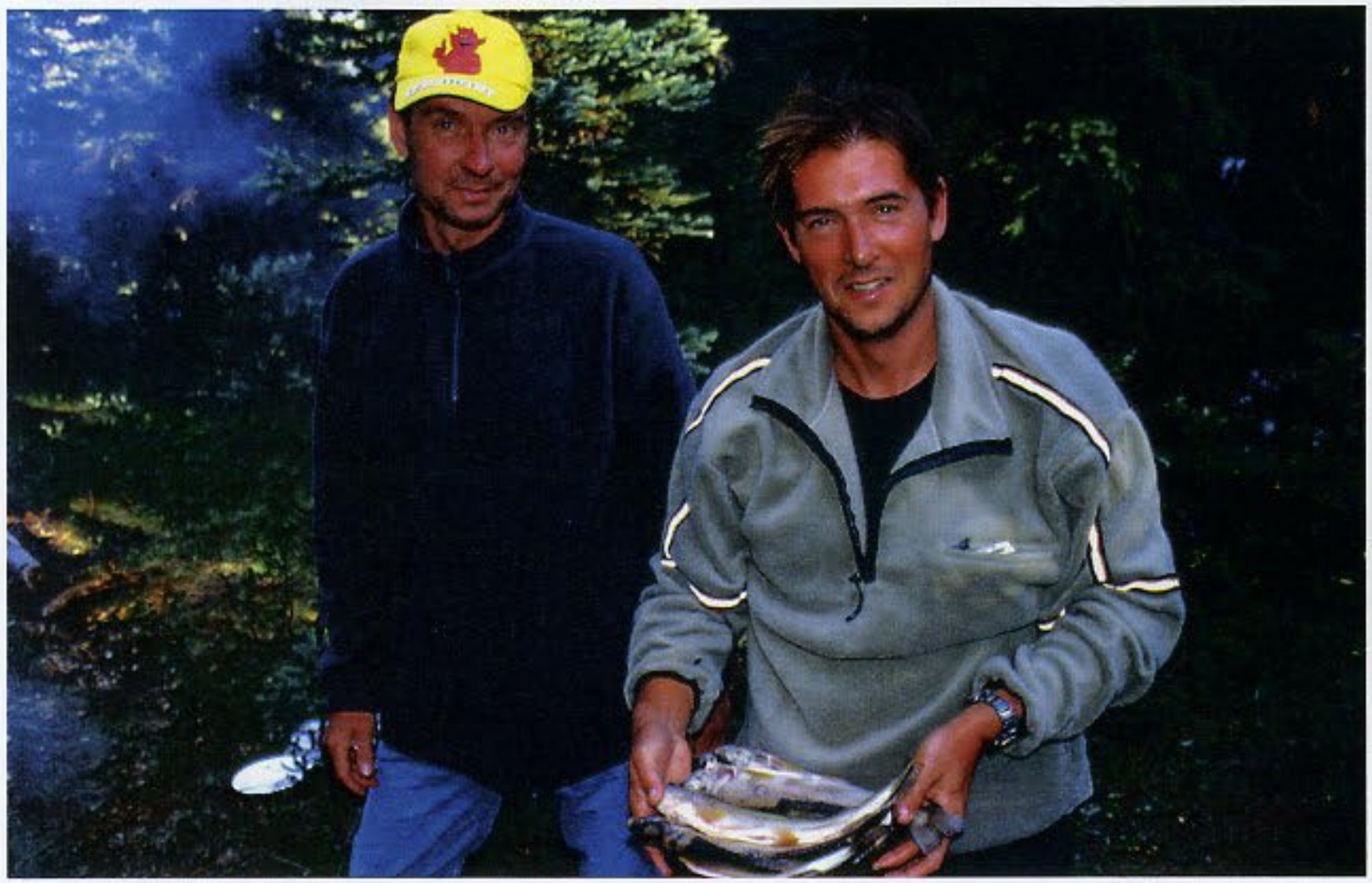
Samedi 6 août



Au petit déjeuner, le traditionnel pancake local arrosé de sirop de sucre brun.

La nuit a été très fraîche. La toile des tentes est couverte d'une fine pellicule de gel.

Stéphane et Pierre décident de monter au «3ème Fish Lake», ce fameux lac qu'ils avaient repéré sur une carte à quelques dizaines de milliers de Kms d'ici.

Stéphane propose de prendre à travers le bush. Pierre s'y oppose formellement. Souvenir de la veille…

Benjamin et moi préférons nous reposer. Avec de telles ampoules, je ne peux de toute manière pas faire grand-chose, et Benjamin n'a visiblement pas envie de se faire du mal aujourd'hui.

Programme de la journée : faire nos premiers pains. Mais avant de nous y mettre, nous lançons quelques cuillères dans la rivière. Benjamin rentre bredouille et j'en attrape trois. Pour la première

Les prises ramenées par Stéphane et Pierre du troisième Fish Lake

Pierre ?... Pierre ?... Eh oh ?!...

fois de ma courte et peu flamboyante carrière de pêcheur, je parviens à attraper un poisson avec une cuillère. Magic country !

Puis nous nous lançons dans la fabrication du pain. C'est l'épreuve de vérité: a-t-on eu raison de se lester de six kilos de farine ?

La technique retenue est simple: un mélange farine, levure et eau qui repose une heure, un bon feu, une pierre plate chauffée par les flammes, et des portions de pâte à pain colées à la pierre brûlante et léchées par la chaleur des braises. Lorsque le pain se décolle, il est presque prêt.

Et l'expérience est concluante. Nous disposons en fin d'après-midi d'une dizaine de petits pains de campagne. Avec un foie gras et un verre de Sauternes, cela sera à coup sûr un grand moment de bouche... Sauf qu'à défaut de foie gras et de vin, ce pain sera royalement accompagné de chorizo et de beurre.

Sur le coup de 14 heures, nous décidons d'aller faire une sieste, histoire de nous reposer le plus possible avant les 18 Kms de marche de demain.

Vers 16H30, les frères reviennent visiblement fatigués mais HEUREUX ! Le troisième Fish Lake a tenu ses promesses : une cinquantaine de truites chacun dont huit belles pièces de 35 cm de long fourniront notre dîner de ce soir.

Au menu : lentilles au chorizo (very hot !!!), un verre d'eau pour calmer le feu dans la bouche, un morceau de pain de campagne –

EXCELLENT !... Sauf que la prochaine fois, les boulangers feront lever la pâte plus longtemps et auront la main moins lourde sur le sel... Et les huit truites de 400 à 500 gr. Méthode de cuisson : sur la grille à même la braise. C'est un peu long mais le résultat est fabuleux. Chaire saumonée, relevée d'un filet de citron (et d'huile d'olive pour certains). Un vrai goût de vie sauvage.

Après le repas, terminé par un triangle de Toblerone, nous rangeons le coin bouche aménagé à vingt mètres des tentes.

Avant-hier soir, nous avions installé les sacs sur une corde tirée entre deux arbres (dans lesquels Benjamin était monté). Installation TRES fatigante.

Hier soir, nous avons jeté un sac dans un arbre (à un mètre cinquante de hauteur...) et mis l'autre sous la bâche. Installation déjà moins fatigante.

Ce soir, on plie grossièrement les sacs de provisions dans la bâche laissée à même le sol. Installation TRES apaisante.

Nous savons pourtant que nous nous trouvons dans un décor idéal pour un ours. Petite futée arbustive. Un ruisseau qui coule allégrement. Des truites à satiété... dont une s'est laissée leurrer par une mouche que je lui ai présentée. Eh oui! Ma première truite pêchée à la mouche au Canada. Pas de fils emmêlés, une mouche sèche qui reste accrochée, cinq minutes de lancer et un animal de 25 cm au bout de la ligne.

Dimanche 7 août

Nouvelle journée en enfer.

Le camp est levé à 8h30. Pas de moustiques. La descente de la vallée de la Pipestone River commence tranquillement. Le temps est au beau. Il nous gâte depuis le premier jour. Soleil, soleil et soleil.

Les jambes enchaînent les kilomètres. Après une heure trente de progression sur un sentier bien dessiné, arrêt pêche pour Pierre et Stéphane. La Pipestone serpente mollement au milieu d'une plaine étroite et herbeuse. L'eau alimentée par la fonte des glaciers tourne légèrement au gris. Peut-être est-ce la raison: pas une touche.

Par contre deux traces fraîches d'ours dans la boue.

On hisse les sacs à nouveau sur le dos. Ils recommencent à peser une tonne.

Vers 11h30, nous parvenons à la cabane des gardes de la

Pipestone River. Il a fallu avant cela traverser cette dernière. Les galets qui glissent et l'eau glaciale lacèrent les pieds. Sauf pour moi qui avais mis les baskets pour traverser ces vingt mètres d'eau rapide.

Pose déjeuner avec le pain de la veille et quelques tranches de fromage. L'endroit est bien aménagé pour les gardes: un corral pour les chevaux et un chalet de rondins bien isolé pour les hommes.

Pierre se souvient d'avoir vu une photographie d'Olivier Guillon prise à peu près à cet endroit du monde. Une tête de cow-boy. La pub Marlboro. Près de trente ans après, le fils du cow-boy, Benjamin, se retrouve au même endroit. Le décor ne sera pas le même, mais le cliché qui rapproche deux générations de passionnés de grands espaces canadiens est pris.

Stéphane tente un léger repos, empaqueté comme une chrysalide. Les moustiques et les taons sont de sortie.

Un léger point sur la carte nous fait mesurer la distance qui nous reste: autant que ce qui vient de mortifier les corps, mais avec un col en plus.

Nous repartons pour deux heures et demi de souffrance. Pierre a trois orteils nécrosés. Stéphane et moi avons des ampoules éclatées dans les chaussures et Benjamin n'est pas brillant non plus.

Une montée de col sous les attaques incessantes des taons et des

Traces fraiches d'ours au bord de la Pipestone

Benjamin sur les pas d'Olivier ?

La Pipestone River

Stéphane tentant un léger repos à l'abri… des moustiques

moustiques. T-shirts traversés par les dards. Les muscles sont hachés. Pour la première fois depuis que je le connais, je vois Stéphane perdre son sang froid et hurler contre les éléments pour que cesse cette torture.

Lui et moi arrivons enfin. Il se glisse sous la tente déjà tendue par Pierre pendant que Benjamin et moi montons la nôtre sous les attaques incessantes des moustiques. Des dizaines autour de nous.

Il est 18h30. Nous nous allongeons enfin pour un bref repos à l'abri des bestioles. Au bout de 5 minutes, Benjamin ronfle.

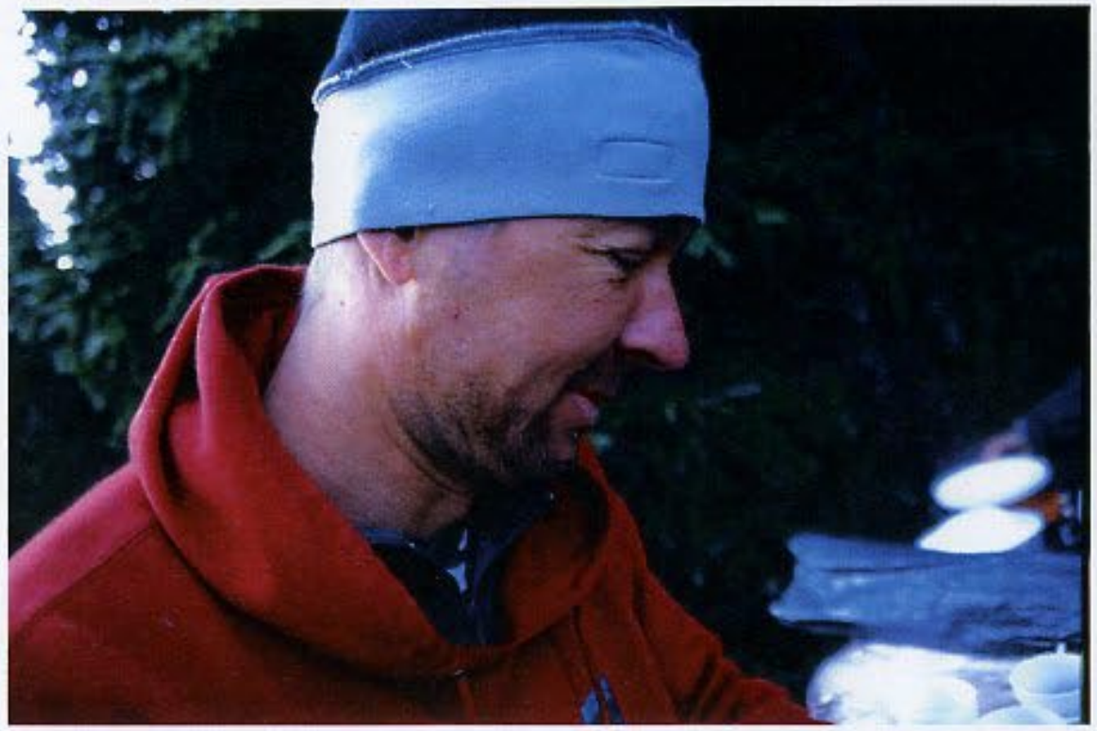
Ce camp site des Red Deer Lakes est en fait entouré des marécages qui bordent les lacs. Le paradis des moustiques. Ils sont là toute la journée.

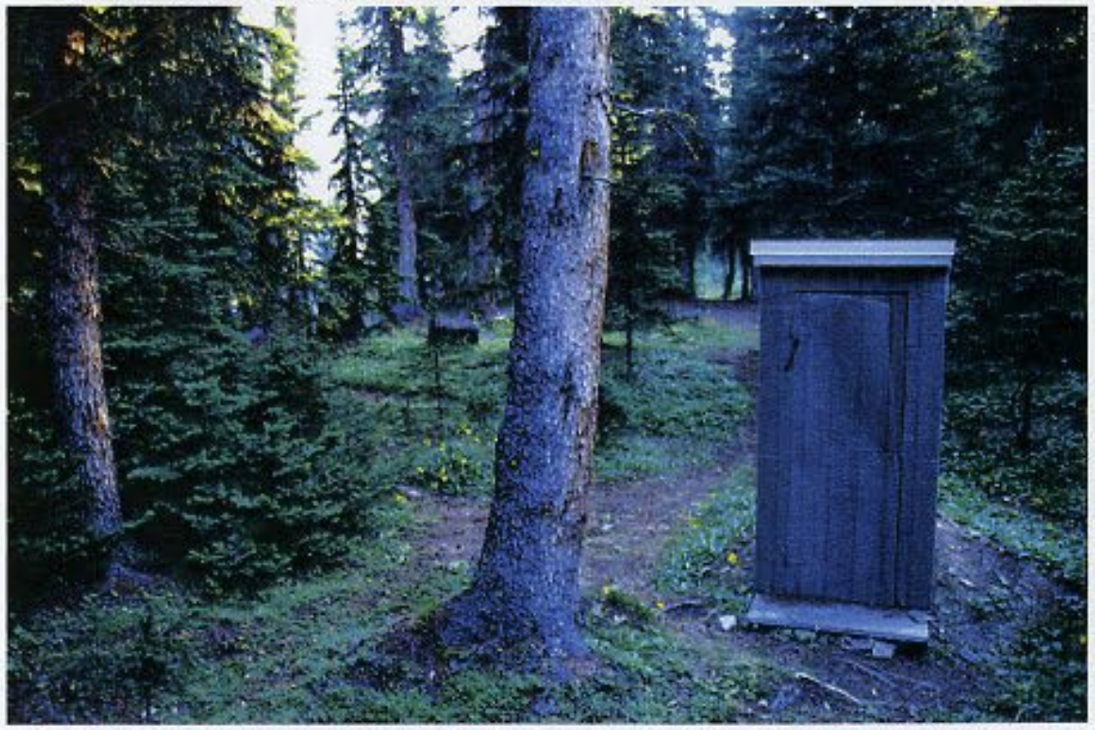
Le soir, repas nourrissant à base de soupe à l'oignon trempée de croûtons, de riz parfumé et de bacon grillé.

Le camp site est assez « bien équipé » : des barbecues, des tables, des bancs (que nous n'utilisons pas, mais il y en a) et des « toilettes ». Une cabane d'un m² dans le bois avec position assise. Luxe!

Des américains du Minnesota sont arrivés ce soir. Deux filles et trois gars. Tentes installées en cinq minutes. Équipement maximum: filtre à eau pour purifier, réchaud au fioul, et du Off à profusion. En face, bilan de la French Team: des pastilles pour purifier dix litres d'eau et pas plus; et dans deux jours, nous n'avons plus de produit anti-moustiques. Après tout, cela ne fait qu'un an qu'on prépare le trip…

Vue depuis le campement sur la vallée de la Red Deer River





La première pierre d'une civilisation nouvelle au milieu d'un monde sauvage

Lundi 8 août

Journée relâche.

Benjamin et Pierre préparent le pain.

Tout le monde a une petite session pêche. A la mouche pour moi dans la rivière: deux petites truites. Le plaisir incomparable de provoquer le gobage.

Le temps change très lentement. Quelques nuages glissent sur les sommets qui nous entourent, mais le soleil domine encore.

Les moustiques sont toujours là.

Les américains ont levé le camp. Ils ont préféré rejoindre au sud-ouest le Skoki Lodge. Les quelques randonneurs présents dans les environs s'y retrouvent entassés à l'intérieur, les portes fermées pour se mettre à l'abri de ces bestioles infernales.

Nous nous retrouvons donc à nouveau seuls.

Petits plaisirs du soir et dodo.

Autour du campement des Red Deer Lakes

Mardi 9 août

Sortie à Baker Lake.

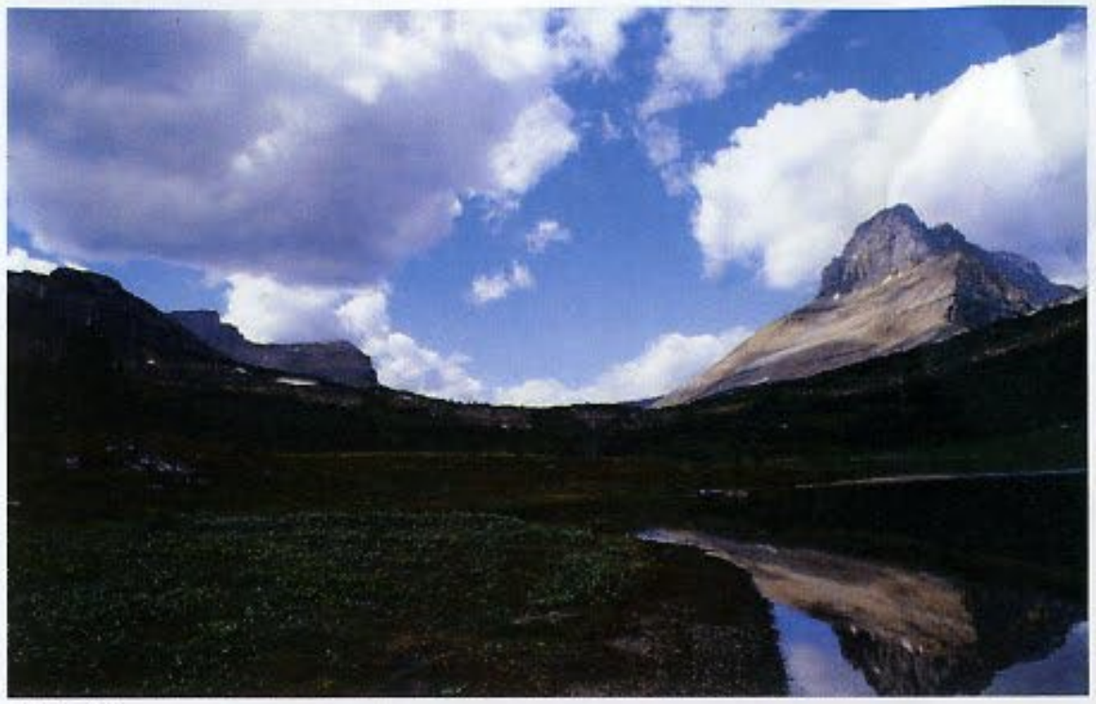
Pour ceux qui ne connaissent pas (et il ne doit pas y en avoir beaucoup, ou alors ils vivent à 5 000 km du clan Tillement, au fond d'une grotte perdue dans les forêts vierges de Sumatra…)… donc pour ceux qui ne connaissent pas, Baker Lake, c'est LE lac à ne pas rater. Des truites garanties minimum 500 livres.

Enfin, ça, c'était dans le temps…

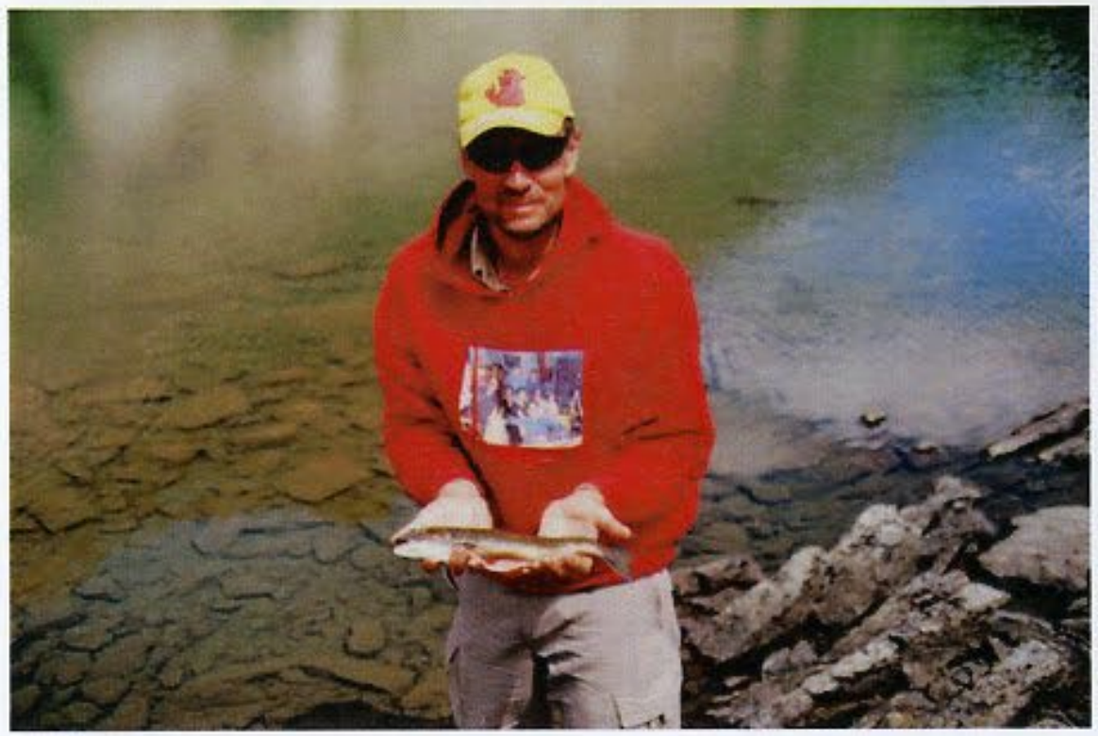
Montée tranquille vers Baker Lake, sous le soleil, le long d'une vallée douce et ouverte.

Arrivée au lac. Tout le matériel à l'eau. Des mouches… des cuillères… des Rappala… Au bout du compte, une belle truite pour Pierre et bredouille pour le reste de l'équipée sauvage.

Pique-nique rapide et circonspect. Deux québécois (en T-shirts, enduits de ces produits miracle que nous avons oubliés… Les



Baker Lake



chanceux !) nous mettent en garde contre les grizzlis. Un type attaqué ces derniers jours à proximité des Red Deer Lakes. Plantigrades excités. Attention à vos miches les frenchies !

Décor grandiose même si le lac reste silencieux. Hier soir, une truite de 45 cm a été sortie à la cuillère. On ne battra pas le record. On repart.

Descente par le petit torrent par lequel s'écoule le lac. Et là, ceux qui ont déjà entendu parler de Baker Lake parce qu'ils n'habitent pas à 5 000 km… entendront à l'avenir parler de Baker River : à chaque trou, une famille de truites, de la plus grande à la cadette. Benjamin en sort une très belle qu'il tient pas les ouies comme dans une photo de pêche extrême en Patagonie. Stéphane aussi. Moi également, mais un peu moins belle… Aucune ne présente de tâches noires, nous devrions donc les relâcher. Mais nous sommes français et avons une réputation à tenir. Nous les cuisinerons ce soir à la poêle, entourées de farine et de leur chaire rosée s'exhaleront des saveurs subtiles.

Stéphane veut aller jusqu'au bout du ruisseau mais celui-ci dévale une pente à sens opposé du chemin retour.

Pierre : Stéphane, on rentre!

Stéphane : Non, c'est trop bon dans le torrent!

Pierre : Stéphane, on ne se sépare pas (Stéphane s'est éloigné de 50 mètres en dix secondes).

Stéphane : Mais le torrent se termine dans 200 mètres. C'est pareil !

...

Pas de terrain d'entente. Stéphane descend seul. Pierre grogne.

Après cinq minutes d'hésitation, je décide de partir à la rencontre de Stéphane, mais en remontant le torrent. Bien senti. Des prises à gogo, petites mais sauvages. On a l'impression que c'est la première fois qu'elles se font attraper par des leurres artificiels.

Pendant ce temps, Pierre et Benjamin rentrent au camp. Le « frigo » (des vivres dans la rivière) a été attaqué en notre absence par un animal. Pas un ours. Trop peu de dégâts. Mais il n'en faut pas plus à un couple de vieux canadiens (elle avec un accent très british, ou « très pute » selon le résumé de Benjamin) pour pester contre nous qui avons mis en péril la sécurité du camp, replier la tente installée deux heures plus tôt, et disparaître dans un chemin qui les mènera vers l'accomplissement certain de leur devoir: la dénonciation aux gardes du parc de notre coupable légèreté avec les règles de survie en milieu hostile.

Le soir même, briefing à l'apéro. Détermination de la marche du lendemain. Tranquille cette fois-ci. « Hein, les gars ? Pas plus de 20 km ? »... Tout le monde d'accord.

Discussion sur la date du jour : lundi ou mardi ? Nous avons perdu le sens du temps. Heureusement, ma montre achetée à Londres met fin à la querelle.

Repas pris sous une lutte céleste. A droite (nord est) une dépression glisse entre les sommets de la vallée de Drummond

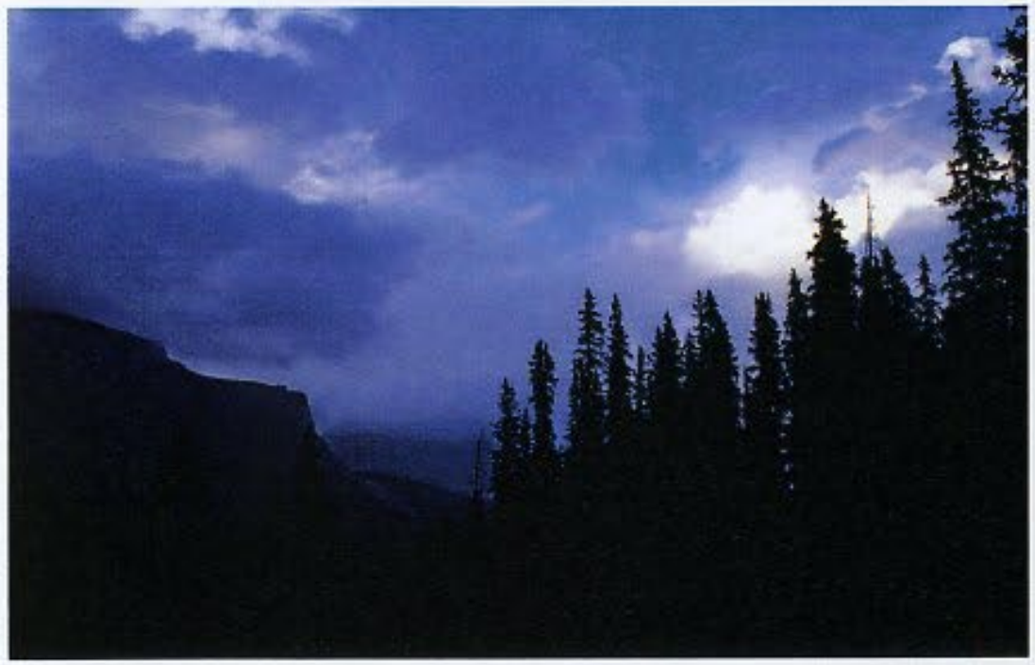
La vallée qui redescend de Baker Lake

Briefing à l'apéro : repérage de la marche du lendemain

Stéphane au retour de la vaisselle

(notre direction de demain). A gauche (nord ouest/ouest), un anticyclone maintient un ciel encore bleu. Ces grandes masses d'air se livrent bataille devant nous, qui nous retrouvons exactement sur la ligne de front.

Au moment où nous nous couchons, l'anticyclone semble en bonne passe de l'emporter.



Arrivée d'une dépression par l'est

Après avoir suspendu les sacs en hauteur, à l'abri des ours, le campement se relâche...